Scène VI

IOLE, PHILOCTÈTE

IOLE.

Je vous cherchais, Seigneur.

PHILOCTÈTE.

 Est-ce vous que je vois,

Madame? Mais, ô Ciel, que vais-je vous apprendre?

IOLE.

Ne craignez rien, Seigneur, on m’a tout fait entendre,

Je sais qu’Hercule m’aime.

PHILOCTÈTE.

 Il veut vous épouser,

Et m’a chargé du soin de vous y disposer.

IOLE.

Vous, Prince... Ô Ciel, qu’entends-je? À cette violence

Porte-t-il son amour au moment qu’il commence?

Les Dieux souffriront-ils...Non, je m’alarme en vain,

Le Ciel a prévenu ce funeste dessein.

Aujourd’hui dans ces murs nous verrons Déjanire.

Je venais vous chercher, Prince, pour vous le dire;

Il l’a beaucoup aimée, il craint ses yeux jaloux,

Elle arrive. Un regard lui rendra son Époux.

PHILOCTÈTE.

Eh! Ne nous flattons point de cette vaine joie.

Quand Déjanire arrive, Hercule la renvoie,

Il lui défend sa vue; et je vais de sa part

La contraindre moi-même à ce triste départ.

Fut-il jamais un sort plus cruel, plus barbare?

IOLE.

Je ne sais que penser, et ma raison s’égare;

Mais de tous ces malheurs ou vous me préparez,

Je serai la victime, et vous obéirez.

PHILOCTÈTE.

Hélas! si j’obéis à l’ordre qu’on me donne,

La crainte ne peut rien, c’est l’amour qui l’ordonne;

Et quoique mon refus m’attirât son courroux,

Je ne crains que l’horreur d’être éloigné de vous.

Si je n’obéis pas, il faut fuir votre vue.

Mais, vous, à l’épouser êtes-vous résolue?

IOLE.

Le croyez-vous, Seigneur? Voyez-vous dans mes yeux

De quoi pouvoir former ce doute injurieux?

Depuis tous mes malheurs m’a-t-on vue empressée

À réparer l’éclat de ma grandeur passée?

Ai-je, pour m’attirer l’amitié du vainqueur,

Emprunté le secours d’aucun regard flatteur?

Et de puisque vos soins consolent ma misère,

Mes yeux ont-ils pleuré que la mort de mon Père?

Hercule se déclare, il m’offre aux yeux de tous

Son amour par lui-même, et son hymen par vous.

Me croyez-vous, Seigneur, sensible à cette gloire?

Vous le mériteriez, si vous osiez le croire.

Ah! ce cruel Rival vous charge d’un emploi

Dont vous avez frémi peut-être moins que moi.

Cependant vous devez obéir tout à l’heure.

Que Déjanire parte, ou bien qu’elle demeure,

Que son volage époux se redonne à ses vœux,

Ou que par cet obstacle il redouble ses feux,

Je veux bien vous ouvrir mon cœur sans me contraindre.

Tant que vous m’aimerez vous n’aurez rien à craindre,

Vous avez sur Iole un empire absolu;

Et si vous le perdez, vous l’aurez bien voulu.

PHILOCTÈTE.

Princesse, quel bonheur votre bouche m’annonce!

IOLE.

Voyez la Reine. Hercule attend votre réponse.

Dites-lui de ma part, en portant mes refus,

Que je ne puis aimer le vainqueur d’Euritus,

Mais surtout cachez lui cette joie indiscrète,

Où je vois qu’à mes yeux ma tendresse vous jette.

Vous seriez en péril, s’il pouvait entrevoir

Que vous seul de mon cœur lui défendez l’espoir;

Allez, Prince, partez faites ce qu’il désire;

Et quand vous parlerez de moi, de Déjanire,

Paraissez à ses yeux libres, sans embarras,

Et tel que vous seriez, si vous ne m’aimiez pas.

ACTE II

Scène I

HERCULE, PHILOCTÈTE.

HERCULE.

Déjanire craignant si peu de me déplaire,

Jusque dans ce Palais vient braver ma colère!

Et quand je lui défends d’approcher de ces lieux,

Elle y vient étaler ses mépris à mes yeux!

Comment puis-je expliquer sa désobéissance?

Quel prétexte? Auriez-vous trahi ma confidence?

Et la Reine peut-elle imputer à l’amour

Les secrètes raisons qui pressent son retour?

PHILOCTÈTE.

Seigneur, je n’ai rien dit, dont la Reine alarmée

Ait pu juger qu’ici votre âme soit charmée.

Mais dès que j’ai parlé d’un ordre si pressant,

Elle a jeté sur moi les yeux en frémissant;

Et se faisant effort pour rompre le silence,

Hercule (a-t-elle dit) me défend sa présence;

Eh bien, il faut mourir, puisque ma mort lui plaît,

Mais je veux de sa bouche en entendre l’Arrêt,

Je veux le voir. Je sais jusques où sa colère

Peut aller contre moi, si j’ose lui déplaire,

N’importe, c’est mourir que de ne le point voir,

Et je crains son courroux moins que mon désespoir.

Vous la verrez bientôt paraître à votre vue.

HERCULE.

Grands Dieux, que deviendra cette Épouse éperdue?

Ici ses yeux jaloux auront pour tous objets

De mon fatal hymen, les superbes apprêts.

Quel spectacle aux regards d’une Reine jalouse,

De voir entre mes bras une nouvelle Épouse?

Car, Prince, cet hymen occupera mes soins.

Et ses yeux dès ce jour en seront les témoins.

La Princesse à mes vœux s’est-elle enfin rendue?

PHILOCTÈTE.

Iole à cet hymen ne s’est point attendue,

Et bien loin que votre offre ait flatté ses désirs,

Elle n’a répondu que par quelques soupirs.

Pour la faire parler, en vain je l’ai pressée;

Ses soupirs m’ont encore expliqué sa pensée;

Et si par les dehors je juge de son cœur,

Elle voit à regret l’amour de son Vainqueur.

HERCULE.

Je sais trop que son cœur n’a pour moi rien de tendre,

Prince, et qu’il n’est pas temps encore d’y prétendre:

Mais à défaut du cœur, la main suffit pour moi

Enfin est-elle prête à recevoir ma foi?

Que vous a-t-elle dit?

PHILOCTÈTE.

 Qu’une Loi trop sévère

Lui défend d’épouser le Vainqueur de son Père.

HERCULE.

Vain prétexte! Non, non, de si constant refus

Ont bien d’autres raisons que la mort d’Euritus:

Je ne la croirai point; mais quoiqu’il en puisse être,

C’est trop être soumis, je veux agir en maître,

Tant d’obstacles unis pour me persécuter

Intéressent ma gloire à les tous surmonter.

Oui, Prince, à ces refus ma Captive fidèle,

Les fureurs d’une Épouse âmes ordres rebelle,

Les combats que soutient un reste de vertu,

Tout irrite un amour vainement combattu.

D’où, vient qu’à mes soupirs Iole inaccessible,

Du moins à mon hymen ne paraît pas sensible?

Ah, si je découvrais qu’un Rival plus heureux

Triomphât en secret du malheur de mes feux,

Que sais-je, ma fureur étouffant ma tendresse,

Peut être confondrait l’Amant et la Maîtresse.

Mais que me veut Lycas?

Scène II

HERCULE, PHILOCTÈTE, LYCAS.

LYCAS.

 C’est la Reine, Seigneur,

Qui vient jusqu’à vos pieds apporter sa douleur.

HERCULE.

Quelle entre? Juste Ciel! Laissez-nous Philoctète.

Dans quel trouble secret, sa présence me jette!

Scène III

HERCULE, DÉJANIRE,LYCAS

DÉJANIRE.

Permettez-moi, Seigneur, qu’embrassant vos genoux

J’ose vous demander...

HERCULE.

 Madame, levez-vous.

DÉJANIRE

Non, si de votre esprit mon souvenir s’efface,

Cet état suppliant sied bien à ma disgrâce.

Du moins apprenez-moi de quel crime odieux,

Seigneur, on a noirci Déjanire à vos yeux.

Hélas! je suis toujours cette Épouse fidèle

Que l’hymen joint à vous d’une chaîne éternelle,

Heureuse au bout du monde auprès de son époux,

Et jusque dans les cieux malheureuse sans vous.

HERCULE.

De tant d’empressement Hercule vous dispense,

Madame; moins d’amour, et plus d’obéissance.

DÉJANIRE.

Moins d’amour! Ah, Seigneur, qu’osez-vous prononcer?

Qu’entends-je? Juste Ciel! Et que dois-je penser?

Moins d’amour! Et c’est vous enfin qui l’osez dire,

C’en est fait, puisqu’Hercule a trompé Déjanire,

Puisqu’à son ascendant il n’a pu résister,

Sur la foi des serments il ne faut plus compter.

Vains serments, c’est par vous qu’un traître m’a séduite.

Seigneur, voyez l’état où vous m’avez réduite,

Je me connais a peine. Une aveugle fureur

Convertir en poison tout l’amour de mon cœur.

Craignez de ce poison quelqu’atteinte mortelle...

Mais que dis-je? Est-ce ainsi qu’on touche un infidèle?

Est-ce par les fureurs, par les transports jaloux,

Qu’on ramène les cœurs des volages époux?

Ah, Seigneur, pardonnez une aveugle faiblesse,

Et par mon désespoir jugez de ma tendresse.

La vôtre a toujours fait mes plaisirs les plus doux,

Je ne vis que par elle, et je ne vis qu’en vous.

La mort, l’affreuse mort, me paraît moins cruelle,

Que la fin d’une ardeur que j’ai crue éternelle.

Enfin pour épargner des discours superflus,

Où me réduisez-vous, si vous ne m’aimez plus?

HERCULE.

Apaisez mon courroux par votre complaisance.

Retournez...

DÉJANIRE.

 Ah, Seigneur, vous craignez ma présence!

Après avoir vaincu, faire un si long séjour,

Refuser de me voir, mépriser mon amour,

Le bruit que la beauté d’Iole fait répandre...

Vos infidélités... vous craignez de m’entendre?

HERCULE.

Non, non, votre présence est nécessaire ailleurs.

La haine à Calidon règne dans tous les cœurs,

Je ne l’ai point éteinte, elle n’est qu’assoupie,

Par la sanglante mort des Tyrans d’Ætolie.

Le respect qu’a pour vous ce Peuple factieux,

Peut seul les empêcher d’éclater à vos yeux.

Retournez-y, Madame.

DÉJANIRE.

 Eh, Seigneur, pourquoi feindre?

Non, vous êtes trop craint pour avoir rien à craindre.

Je perce les raisons de votre juste effroi;

Et de tous les mortels vous ne craignez que moi?

Craignez-moi donc, perfide. Un amour qu’on outrage

A dans son désespoir les effets de la rage.

Hercule, tu n’es pas au bout de tes travaux:

Ma jalouse fureur t’en fournit de nouveaux,

Et je veux de ton cœur être plus respectée

Que ne le fut jamais le cruel Euristée.

Ah! Lorsque prévenu de mes faibles appas

Tu me laissais tremblante au fond de mes États,

Lorsque tu me disais, pour calmer mes alarmes,

Si d’un heureux succès le Ciel comble mes armes,

Vous reverrez bientôt votre fidèle époux

Venir chargé de gloire embrasser vos genoux.

Mais s’il est retenu par une longue guerre,

Cherchez-le cet époux jusqu’au bout de la terre;

Sans qu’un ordre nouveau presse votre départ,

Cherchez-le; mais craignez de le trouver trop tard.

Oui, quand tu me tenais un langage si tendre,

Quand tu te promenais de me venir surprendre,

Que vainqueur d’Euritus retournant sur tes pas,

Tu te croyais déjà revoir entre mes bras,

Tu ne prévoyais pas qu’un jour ta perfidie

N’offrirait à tes yeux qu’une épouse trahie.

HERCULE.

Madame, modérez ces violents transports,

Et m’épargnez enfin d’inutiles remords.

DÉJANIRE.

Non, ce n’est plus le temps de paraître timide.

Il faut, il faut parler en épouse d’Alcide.

Tu t’armeras en vain de toute ta rigueur:

Et qu’ai-je à craindre encor si tu m’ôtes ton cœur?

Je te l’avais bien dit, ingrat, qu’il t’en souvienne,

Quand ta perfide main s’unit avec la mienne;

Au pied de nos Autels, témoins de tes serments,

Je préparai ton âme à mes ressentiments.

Mais de la jalousie ignorant les atteintes,

Je ne te laissais voir que de légères craintes,

L’Amour était encor le maître de mes sens.

Je ne prévoyais pas les fureurs que je sens,

Et contre mon époux à mes yeux trop aimable,

Je ne connaissais point de quoi j’étais capable.

HERCULE.

Madame, vous voyez par ma tranquillité

Que je garde pour vous encor quelque bonté.

Partez...

DÉJANIRE.

 Laisse-moi donc emmener ta Captive.

Je pars dès ce moment, pourvu qu’elle me suive;

Mais ne te flatte pas, je ne pars qu’à ce prix.

Ah! je le vois ce coup a frappé tes esprits,

Dans ton cœur ta Captive a vaincu ton Épouse.

Crains, crains le désespoir d’une femme jalouse.

Tu dois t’attendre à tous; en l’état où je suis,

Poignarder ma Rivale, est le moins que je puis.

Je ne te répons pas de respecter ta vie,

Et bien plus que Junon je suis ton ennemie.

HERCULE.

Madame, c’en est trop.

DÉJANIRE.

 C’en est trop en effet;

Mais pour m’abandonner, ingrat, que t’ai-je fait?

De mes jaloux transports ton âme est alarmée.

Tu ne les craignais pas, tant que tu m’as aimée;

Qu’est devenu le temps, que mes jaloux soupirs

De ton volage coeur rallumaient les désirs,

Et que pour dissiper mes soupçons, mes alarmes,

Tu venais à mes pieds me vaincre par tes larmes?

Je te rappelle en vain le souvenir confus

D’un long attachement qui ne te conche plus;

Qui ne te touche plus! Apres un tel outrage

Autant que j’eus d’amour, autant je sens de rage.

Mesure l’un par l’autre, et pour ta sureté,

Crains autant mon amour que tu l’as souhaité.